

VARIA

HENRY DE MONTHERLANT ET LES BIBLIOTHÈQUES. — Les bibliothèques semblent avoir peu de part à l'œuvre de Henry de Montherlant. Un écrivain qui, comme Balzac, cherche dans la vie, directement, les éléments de son œuvre, paraît devoir peu de chose aux livres. Aussi l'article publié dans *l'Echo de Paris* du 29 juillet, par l'auteur des *Célibataires* n'en est-il que plus caractéristique. *Archives et Bibliothèques* eut la chance rare d'en être le sujet. Que la lettre de Palmerston, publiée dans notre dernier numéro, ait correspondu aux préoccupations actuelles de l'auteur, cela montre son actualité. L'importance symbolique que Montherlant accorde à la naissance de notre revue correspond à une vue très forte du rôle des bibliothèques dans la vie des élites et de leurs répercussions sur la marche du monde :

« J'ai lu cette lettre dans une revue dont le premier numéro vient de paraître, *Archives et Bibliothèques*. Ce n'est pas sans angoisse que, ces dernières années, nous avons vu finir l'une après l'autre tant de revues françaises spécialisées dans les choses intellectuelles : c'était un peu de la substance la plus précieuse de la France qui se rétrécissait à chaque fois. Aussi, quand on voit paraître, en juin 1935, une revue consacrée uniquement aux besoins de l'esprit, on est presque attendri de cette vaillance et de cette vitalité. C'est un petit voilier qui part dans la tempête. De quel cœur nous le soutenons de nos vœux !

« Un de mes amis me disait : « Chaque fois que je vais travailler à ... (ici le nom d'une grande bibliothèque de Paris), je prends avant de partir une pillule de bromure, car je sais à quelle épreuve mes nerfs seront soumis. » Sans aller si loin, reconnaissons que les services qu'on demande à nos bibliothèques leur sont demandés presque toujours en vain. Tous les hommes de lettres et de science ont ressenti la disproportion, qui s'accroît, entre le rôle que pourraient avoir nos bibliothèques et celui qu'elles ont en effet. On peut le constater en entrant dans nos grandes bibliothèques. Combien rares sont les véritables écrivains, les véritables hommes de science qu'on y rencontre ! La majorité des lecteurs y prépare quelque travail universitaire, ou y compile à tour de bras en vue d'un article de vulgarisation. Celui-là trouvera peut-être ce qu'il cherchait. Mais ceux qui se sont attachés à un grand problème, quel secours ont-ils obtenu ? Pour mon compte, je n'ai jamais fait qu'y grappiller au petit bonheur... »

La plainte d'Henry de Montherlant rejoint celle des grands érudits, de ceux surtout qui travaillent sur le présent. Il note le sentiment de gêne que donnent presque toutes les salles de lecture. Ceux qui les construisent ne paraissent pas avoir compris les conditions *matérielles* d'un travail intellectuel. Mais, pour bien juger la gravité de ces insuffisances il faut songer à leurs suites possibles :

« Une brochure, publiée à Moscou par la veuve de Lénine, rapporte combien Lénine souffrit de la pauvreté des bibliothèques parisiennes et de leur « pitoyable administration »... Et l'on songe au grand homme de demain cherchant dans les bibliothèques une vue exacte du monde et les directives de son action. Si la documentation — idées ou faits, théories ou statistiques — qu'il y trouve est périmée ou incomplète, de quelles souffrances sera payée la mise au point d'un système édifié sur des bases incertaines ? »

Ceci est pour les bibliothèques de travail, d'étude. Les dernières lignes soulignent le rôle moral des bibliothèques de lecture. Elles nous apprennent qu'Henry de Montherlant en peut parler avec plus d'autorité que beaucoup, puisqu'il fut jadis, par sentiment de la grandeur de ce rôle, bibliothécaire bénévole :

« L'auteur du *Songe*, jeune homme, s'occupa pendant deux années, le jeudi et le dimanche, de la bibliothèque d'un des plus grands patronages catholiques de Paris. Il dirigea, ou s'efforça de diriger, les lectures d'un groupe important de garçons de douze à vingt ans. Et c'est en se souvenant de cela qu'il se permet de souhaiter qu'*Archives et Bibliothèques* ne cesse d'attirer l'attention sur le rôle moral du bibliothécaire, surtout dans les bibliothèques populaires et les bibliothèques de province, en un temps où presque tout ce qu'on imprime n'a pour effet que de troubler l'esprit et de démoraliser la conscience. »

BIBLIOTHÉCAIRES DU XVIII^e SIÈCLE. — Nous faisons, dans notre dernier numéro, une rapide allusion à la fonction du bibliothécaire sous l'ancien régime, fonction de guide intellectuel, et, comme l'on dirait maintenant, de directeur d'études. Peut-être n'est-il pas inutile de citer le passage des mémoires de Madame d'Epinaï (II^e partie, chapitre IV) que nous communique M. René Pichard du Page. Le procédé qu'employaient nos pères, pour attirer des hommes distingués, fera peut-être sourire. Il ne peut plus être employé à une époque où les moyennes fortunes — qui subsistent — sont menacées chaque jour. On n'en retiendra que l'idée directrice : Un homme, pour se consacrer aux choses intellectuelles, doit être affranchi des préoccupations d'argent.

« Rousseau sort de chez moi... On lui propose une place de bibliothécaire et, sous ce prétexte, on lui offre douze cents livres de rente. Je ne sais s'il voit le dessous de cet arrangement, mais il ne m'en a rien dit. Il est clair cependant que ce poste n'est qu'un prétexte pour lui faire un sort, car Gauffrecourt m'a souvent dit que l'honneur et la considération sont les seuls avantages qu'on retire de ces sortes de places, auxquelles il n'y a que cent écus d'appointement attachés. Aussi ne les donne-t-on qu'à des hommes qui ont une honnête aisance, afin que l'intérêt n'engage personne à les rechercher. Il dit qu'elles sont remplies par des hommes distingués et vraiment savants. A cet égard, personne n'y convient mieux que Rousseau... »

HANDBUCH DER BIBLIOTHEKSWISSENSCHAFT. — Plusieurs de nos collègues ont exprimé le regret de ce que le magnifique traité de Biblio-